IX

RHÉTORIQUE ET PSYCHOLOGIE CHEZ TACITE

UN ASPECT DE LA « DEINÔSIS »

PAR J. COUSIN

Professeur à la Faculté de Besançon

SOMMAIRE. — *L'orientation générale de la rhétorique de Tacite est de mettre en lumière les forces obscures de l'âme humaine ; cette orientation procède :* 1° *des tendances personnelles de l'auteur ;* 2° *des modes de la rhétorique contemporaine. Elle se manifeste par une attention particulière portée à l'expression du visage, à l'analyse des sentiments secrets et des suggestions du subconscient, et par l'emploi rhétorique de l'*emphasis *et de la* deinôsis.

Dans tous les ouvrages consacrés à Tacite, on ne manque pas de mettre en lumière chez lui l'importance de la rhétorique, mais partout l'on en parle comme d'un ensemble de recettes, en la vidant de son contenu proprement humain et l'on fait des tropes et des figures une sorte de placage. Procéder ainsi avec Tacite est s'engager dans une voie dangereuse et fausser par avance toutes les perspectives.

Au siècle de Tacite, le long travail des philosophes et des directeurs de conscience discutant sur les sentiments et la morale, l'évolution d'une société qui voit de plus en plus la femme s'émanciper, se mêler à la vie publique et y introduire l'élément de désordre qu'elle porte en elle par son caractère sentimental et irrationnel, l'extension de la vie mondaine et la facilité accrue de nouer et de dénouer des intrigues, la concentration du pouvoir entre les mains d'un seul homme et l'occasion ainsi offerte d'atteindre à quelque crédit par l'adulation et l'aventure, la délation et les compromissions, tout cela donnait à l'observateur des moyens accrus d'analyse et des champs nouveaux d'enquête. De là vient que les discours de Tacite sont enrichis d'une complexité de pensées qu'on ne trouve pas chez Tite Live, chez César ou même chez Salluste : on sent que la rhétorique, même au sens étroit, a changé de moyens

et de forme, qu'elle ne se borne plus à ordonner, exposer et orner, mais qu'elle tend aussi à suggérer des arrière-plans psychologiques, à faire saisir la réalité mouvante qui se cache derrière la réalité sensible, bref qu'en recourant aux procédés de l'épopée et de la tragédie, elle fait de l'homme un personnage de théâtre, de l'action une résultante psychologique ou une crise, de la vie un effort et une lutte.

On aimerait savoir, autrement que par inférence ou déduction, ce que Tacite pensait de la thèse cicéronienne, telle qu'on la peut dégager de la fameuse lettre à Luccéius[1], s'il l'a connue, et de ce que l'on a pu dire des théories hellénistiques de l'histoire[2] : or — on ne l'ignore pas — il n'a pas fait d'exposé dogmatique sur sa conception de l'histoire et l'on est réduit à chercher à travers son œuvre des échappées et des confidences[3]. Peut-être est-ce là une démarche légitime, mais il nous a paru plus sûr d'essayer de mettre en lumière les dominantes de sa rhétorique à travers les récurrences de ses notations psychologiques et de faire sortir de son œuvre elle-même les traits spécifiques de sa doctrine.

Il n'est pas contestable que Tacite a donné du prix à la *fides* et à la *libertas*[4] et qu'il a été soucieux d'exactitude dans le récolement des faits et de franchise dans leur récit, mais n'est-ce point là une attitude traditionnelle? Quel est l'historien qui promettrait à ses lecteurs le mensonge ou la partialité[5]? Or, dans la préface

1. *Ad fam.* V, 12 ; cf. également *ad Att.* IV, 6, 4 ; 9, 2 ; 11, 2. — Quoi qu'en dise L.-A. Constans, *Correspondance de Cicéron*, II, Paris, Belles-Lettres, 1935, p. 121, n. 5, il n'est pas possible d'affirmer que Luccéius déféra au vœu de Cicéron et écrivit l'ouvrage demandé. — A propos de cette lettre, cf. R. Reitzenstein, *Hellenistische Wundererzählungen*, Leipzig, 1906, p. 84 sq. ; D. M. Pippidi, *Tacite et Tibère*, Eph. Dacor. VIII [1938], p. 238 ; A.-M. Guillemin, *R. É. L.* XVI [1938], p. 96 sq.

2. Cf. P. Scheller, *De hellenistica historiae conscribendae arte*, Diss. Leipzig, 1911, en particulier p. 67 sq., où il met justement en lumière le goût des historiens de cette époque pour l'ἔκπληξις et la ψυχαγωγία ; si Éphore blâmait les narrateurs qui insistaient sur la sauvagerie des Scythes, εἰδότες τὸ δεινὸν καὶ τὸ θαυμαστὸν ἐκπληκτικὸν ὄν [cf. F. Jacoby, *Die Fragmente der griechischen Historiker* II A, p. 54], Phylarchos aimait à recourir aux procédés de la tragédie [Polybe, II, 56-63 ; Plutarque, *Them.* 32, *Cleom.* 30], de même que Duris [F. Jacoby, *op. cit.* II A, p. 138, fr. 1], et Timée, dont Polybe, en son livre XII, 40 sq. ; 7, 1 ; 26 b 5 ; 26 c 1, etc., a fait une vive critique.

3. Sur ses études de rhétorique, cf. Pline, *Ep.* II, 1, 6 ; 11, 17 ; R. Ullmann, *La technique des discours dans Salluste, Tite-Live et Tacite*, Oslo, 1927, p. 199 sq., a précisément dégagé ce qu'il y a de traditionnel dans la rhétorique de Tacite, mais, par suite, il a laissé de côté ce qu'il y a d'original.

4. *Annales* IV, 34 ; XVI, 6 ; cf. *Agricola* 10 ; *Hist.* I, 1.

5. Cf. notamment dans Tacite, *Hist.* I, 1 : « nec amore quisquam et sine odio dicendus est » ; *Ann.* I, 1 : « sine ira et studio », et Cicéron, *de Orat.* II, 15 : « ne quid falsi dicere audeat, ne quid ueri non audeat ».

des *Histoires*, Tacite a beau dire qu'il n'a pas eu à souffrir de Galba, d'Othon ou de Vitellius, qu'il a des obligations envers Vespasien, Titus et Domitien ; il a beau n'avoir pas connu les empereurs antérieurs, qui prouve qu'il ne s'abuse pas quand il parle d'eux? Ses sources sont en grande partie inconnues, et les vivants se voient si souvent attribuer des sources auxquelles ils n'ont pas puisé, qu'il est probable que les morts sont l'objet d'erreurs plus graves encore[1]. Sources principales, sources secondaires, peut-être, mais il y a les *quidam*, les *alii*, les *plerique*, et toutes les assertions qu'il présente sans suggérer la moindre origine. Ces témoins anonymes, ces *rumores*[2], dont il invoque tant de fois sinon l'autorité, du moins l'intérêt, ne composent-ils pas à ses yeux un ensemble utile d'information et d'explication? Tout cela ne procède-t-il pas d'un essai d'interprétation tenté par des témoins directs ou indirects? Ces *rumores* ont provoqué des gestes et des attitudes, et des attitudes et des gestes leur ont répondu, comme cela se passe de nos jours, quand il s'agit d'interpréter des silences diplomatiques, des conversations internationales ou des entretiens privés ; ils ont été, à un moment donné de l'histoire, une part et une forme de la vérité momentanée. Et, qu'on l'ait voulu ou non, ils ont été, pour Tacite, un élément de sa philosophie et de sa connaissance de l'homme.

Or, on n'a jamais remarqué, que je sache, que la formule chère à César et surtout à Tite Live : *dum haec... geruntur*, etc., ne se rencontre pas dans les *Annales* et se lit deux fois seulement dans les *Histoires*[3] : c'est qu'en effet, non seulement Tacite ne considère pas l'histoire comme une compilation ordonnée avec des cadres qu'il faut remplir successivement, comme le fait Suétone avec son fameux *hactenus ut de principe, reliqua ut de monstro narranda sunt*[4], et il n'en fait pas simplement une relation composée, où viennent se ranger les événements de Rome et ceux de l'extérieur dans une série de diptyques équilibrés, mais encore — et tout au contraire — il a le souci d'une unité interne — action et réaction des événements et des hommes — car il s'agit d'un drame, dont les promoteurs sont les êtres animés. Aussi, ces

1. Ph. Fabia, *Les sources de Tacite dans les Histoires et les Annales*, Paris, 1893, a discuté et mis au point les diverses théories.
2. *Annales* I, 4. — Cf. D. M. Pippidi, *Tacite et Tibère*, Eph. Dacor. VIII [1928], p. 265 sq.
3. *Hist.* II, 87 ; III, 78.
4. Suétone, *Calig.* XXII.

concomitances ne l'intéressent-elles pas, mais seulement les enchaînements, ou, comme disent les philosophes, les consécutions : sans le dire, sans le savoir peut-être, il est déterministe.

Ce déterminisme humain apparaît partout chez lui[1]. Les grands événements sont équivoques, écrit-il : *maxima quaeque ambigua sunt*[2]. Vers la fin de la préface du livre I des *Histoires*[3], annonçant qu'avant d'exposer la suite des faits qui marquèrent les règnes de Galba et de ses successeurs, il lui semble bon de montrer quelle était la situation de Rome, l'esprit de l'armée, le comportement des provinces, il ajoute : *repetendum uidetur... quid in toto terrarum orbe ualidum, quid aegrum fuerit, ut non modo casus euentusque rerum, qui plerumque fortuiti sunt, sed ratio etiam causaeque noscantur* ; il faut remonter le cours de l'histoire pour voir dans le monde ce qu'il y a de sain, ce qu'il y a de malade, car on apprend ainsi à connaître non seulement les péripéties et les dénouements, qui sont souvent fortuits (entendons, pour qui n'en pénètre pas les causes), mais encore leur logique et leurs causes. *Ratio* et *causae* excluent évidemment une contingence absolue, et l'opposition *ualidum/aegrum* fait intervenir des raisons psychologiques à côté des causes matérielles. Cette idée se précise dans les *Annales* : au livre IV, Tacite, qui vient de raconter les aventures de plusieurs grands personnages, tient à s'excuser de ces détails, auxquels ses devanciers, friands de grandes guerres, de grands sièges, de grands bouleversements politiques ou sociaux, n'avaient prêté qu'une attention minime, et il poursuit : « il n'aura pas été sans profit de regarder à l'intérieur même (*introspicere*) de ces faits, à première vue sans importance, d'où part souvent l'impulsion qui crée les grands événements[4] ».

Cette tentative d'explication déterministe des actions humaines est peu commune à Rome ; il est nécessaire d'en prendre conscience pour comprendre la rhétorique de Tacite.

Allons plus loin. L'attitude de notre historien, qui lie si étroitement les effets matériels et les causes psychologiques, justifie à l'égard des dieux, de la providence, de la fortune, du destin, du hasard sa position critique.

1. Voir les justes réflexions de D. M. Pippidi, *op. cit.*, p. 243, sur cette idée.
2. *Ann.* III, 19.
3. *Hist.* I, 4.
4. *Annales* IV, 32, 11.

Deux exégètes de Tacite, R. von Pöhlmann et Ph. Fabia[1], qui se sont efforcés, le second discutant les thèses du premier et leur apportant plus d'une atténuation, de définir sa *Weltanschauung*, ont noté ses hésitations, qui se marquent autant dans l'incertitude de son vocabulaire que dans l'indécision et les nuances de sa pensée ; avec raison, ils ont signalé que, des *Histoires* aux *Annales*, la pensée de Tacite a évolué insensiblement vers ce que j'appellerai une sorte d'agnosticisme ou de doute provisoire. Non que Tacite nie l'existence des dieux, de la fortune ou du *fatum*, mais il interprète leur rôle et tâche d'expliquer et de s'expliquer leur intervention : « plus je repasse en mon esprit d'événements anciens ou récents, plus je vois dans toutes les affaires les caprices des choses mortelles[2] » ; plus loin, à propos de M. Lepidus[3] : « ainsi, je suis forcé de douter si, comme dans tout le reste, la fatalité et le hasard de la naissance apportent aux uns la faveur des princes, aux autres la disgrâce ou s'il y a quelque chose qui dépend de notre initiative », ce qui reprend sous une autre forme une assertion du livre précédent[4] : « peut-être y a-t-il une sorte de cycle et, de même que les saisons, les mœurs ont-elles leur révolution ». Mais qui provoque ces révolutions? « Pour moi, répond Tacite[5], quand j'entends parler de ces problèmes et d'autres problèmes analogues, je me demande avec incertitude si le déroulement de ce qui touche aux mortels est dû au destin (*fato*) et à une immuable nécessité (*necessitate immutabili*) ou bien au hasard. » Il rappelle alors les conclusions des divers philosophes, mais il ne conclut pas lui-même (*Annales*, VI, 28 = VI, 22) et il hésitera jusqu'à la fin... On peut être déçu ; on voudrait sans doute un acte de foi ou un refus de croire ; on ne trouve qu'une âme incertaine, inquiète, et cela n'a rien d'étrange dans une ville comme Rome, dont l'histoire, à mesure qu'on l'approfondira, fera apparaître de plus en plus la vocation mystique. Or, si l'adhésion n'est pas donnée ni le refus exprimé, c'est qu'apparemment Tacite est tiré dans un autre sens : il admet pour l'homme une certaine liberté, dans un monde que domine sans doute le *fatum*, où souffle le vent de la fortune,

1. R. von Pöhlmann, *Die Weltanschauung des Tacitus* : Stzb. d. kgl. bayer. Akad. der Wiss. [Phil.-hist. Klasse], 1912 ; Ph. Fabia, *L'irréligion de Tacite*, J. S., 1914, p. 250-265.
2. *Annales* III, 18.
3. *Ibid.* IV, 20.
4. *Ibid.* III, 55.
5. *Ibid.* VI, 28 (= VI, 22).

où surgit de l'urne aventureuse la sentence du sort ; mais, pour lui, l'agent de ce *fatum*, de cette *fortuna*, de cette *sors*, c'est l'homme. S'il y a une fatalité, c'est celle des passions qui grouillent dans les bas-fonds de l'âme. Ce n'est pas trahir ni forcer sa pensée que de déceler cette idée au livre VI des *Annales*[1], enrobée dans une phrase anodine : opposant, comme nous l'avons signalé, ceux qui attribuent l'orientation des événements au *fatum* et à la nécessité à ceux qui la laissent au hasard, il écrit, à propos des derniers : « d'autres, au contraire, admettent qu'il y a congruence entre le *fatum* et les choses, mais qu'il s'agit d'un *fatum* indépendant des planètes, enclos dans les principes et les enchaînements des causes naturelles, et, cependant (ce *tamen* ne peut être qu'une restriction exprimant le point de vue personnel de Tacite), ils nous laissent le choix de notre vie, qui, *sitôt fait, entraîne la série assurée de ses conséquences* ».

Ainsi l'attitude areligieuse de Tacite n'est ni celle d'un poète ni celle d'un philosophe critique : elle est celle d'un psychologue qui a fait de l'homme seul le centre de son étude et le but de son enquête.

Cet « humanisme » tacitéen est explicable : la philosophie militante alors n'est plus celle des chercheurs de définitions, des dialecticiens et des logiciens, ni celle des physiciens, mais celle des moralistes. Libre à Quintilien, vieux stoïcien sans le savoir, d'appeler la philosophie nouvelle une *pigritia adrogans*[2] et de déclarer orgueilleusement qu'il ne faut être d'aucune école ! Sénèque, reprenant la tâche de Panétius, construit patiemment une morale humaine, qui est une esthétique de la vie individuelle, et, tout autour de lui, on pense que religion et morale ne doivent plus être la morale et la religion de la Cité, mais celles de l'individu : *est hominis...* a progressivement remplacé *est ciuis* ; comme on sait moins ce qui est le propre du citoyen ou qu'on le sait par tradition, on tend à définir ce qui est le propre de l'homme.

Ces considérations étaient nécessaires pour placer dans son vrai jour la rhétorique de Tacite : en dehors des recours forcés aux procédés généraux de l'exposition et d'une certaine stylistique, il s'agit au fond d'une rhétorique du sentiment, comme pour certains aspects de l'épopée et de l'agôn dramatique. Tacite n'a pas

1. *Annales* VI, 28 (= VI, 22).
2. Quintilien, XII, 3, 12.

caché ses intentions ni ses principes : « mon dessein n'est pas de rapporter toutes les opinions, mais seulement celles qui se signalent par leur noblesse ou leur insigne indignité[1] ». Ainsi, choisir le fait significatif, le fait exceptionnel, tel est le principe, mais tel était le cours du monde sous l'Empire qu'il n'eut guère à peindre le bien, et qu'il semble, en fin de compte, qu'à l'instar d'Oscar Wilde, il ne s'intéresse qu'à la décomposition morale. Est-il excessif de dire qu'il y a dans cette sorte de délectation morbide un peu de romantisme décadent?

Ces considérations admises, on voit ce que peut être la psychologie de Tacite et l'expression rhétorique de ses données. Moins attentif aux faits matériels qu'aux hommes, Tacite ne se laisse pas prendre aux apparences de la vérité. César et Tite Live ont fait — par dessein réfléchi ou par tendance native — des hommes et des événements qu'ils présentent des réalités intelligibles ; ils en ont donné une expression oratoire ou dialectique, qui traduit dans un ordre lucide le trouble des individus et le désordre des choses ; tout ce qui, dans ces hommes de l'ancienne Rome, de Carthage ou de l'Orient, a été remous de l'âme, halètement de la passion, inconséquence, force obscure, est exprimé en termes d'intelligence — je n'ose dire : « en clair » — ou passé sous silence, ignoré peut-être, au point que l'on trouve des doublets de narration, des doublets d'expression, des formules transposées dans des narrations chronologiquement espacées ; le désordre psychologique n'est qu'un accident de surface, survenu à une matière humaine dotée de stabilité profonde ; l'incohérence s'y peut raisonner ; le « je ne sais quoi » s'exprime dans un discours raisonnablement distribué ; tout y est — ou presque — sur le plan de la frontalité ; on ignore la masse et le volume, la lumière et les ombres, la perspective et la profondeur, ou l'on n'y songe que par accident ; c'est au commentateur qu'il appartient de suggérer les arrière-plans ; on ignore surtout les forces secrètes des âmes, l'irrationnel, l'inconscient et le subconscient.

Les critiques de Tacite ont maintes fois constaté qu'il compose le portrait de ses personnages par touches, mais on s'est borné à constater le procédé, sans tenter de l'expliquer : or, s'il procède ainsi, c'est qu'il sent qu'une vue statique des êtres est une erreur

1. *Annales* III, 65.

et que les aspects mobiles des visages ne sont que des moments fugitifs de la durée psychologique ; c'est de la somme de ces vues momentanées que se compose la connaissance de cet être intime qu'il cherche à saisir, à peindre, à comprendre.

Pour cette raison, l'expression du visage tient la première place, avec la parole, dans ses analyses. Déjà, dans le *Dialogue des orateurs*[1], il oppose et rapproche *uultus* et *species* : *non esse unum eloquentiae uultum, sed... plures species* ; ailleurs[2], il affirme que, si la nature ne change pas d'aspect (*facies*), l'homme change de visage (*uultus*) ; ailleurs, enfin[3], parlant de la survie d'Agricola, il déclare que les portraits humains, gravés ou sculptés, sont *imbecilla* et *mortalia*, comme les visages eux-mêmes (*ut uultus hominum*), mais que la figure de l'âme est éternelle (*forma mentis aeterna*). Un visage n'est donc qu'une apparence (*species* ou *facies*), une forme fuyante et mobile. De telles assertions passent inaperçues dans la trame d'un récit, mais, précisément parce qu'elles y sont ainsi mêlées, elles doivent être prises comme l'expression spontanée d'une conviction : il est évident qu'il n'a pas trouvé dans ses sources, quelles qu'elles soient, une telle vue animée de ses personnages ; c'est lui qui recompose les visages et les expressions, avec un sens dramatique des gestes et des attitudes, et peut-être n'est-il pas abusif de penser que, sous le ciel clair de l'Italie, les rides, les plis et les regards pouvaient plus difficilement qu'ailleurs se dissimuler et mentir.

Ainsi, Tibère n'avait pris, pour Tacite, son masque d'irrésolution que pour pénétrer les intentions des grands : *nam uerba, uultus in crimen detorquens recondebat*[4] ; c'est l'expression du visage qui lui permet de supposer la nature des entretiens de Thraseas : *ut coniectare erat intentione uultus*[5] ; c'est elle qui, chez Auguste, faisait trembler les légions d'Actium[6], et, associé à *sermo* ou à *uerbum*[7], *uultus* reste pour Tacite un mot-clé pour ouvrir les âmes.

1. *Dial.* XVIII.
2. *Annales* XIV, 10 : « quia non, ut hominum uultus, ita locorum facies mutantur ».
3. *Agricola* XLVI.
4. *Annales* I, 7.
5. *Annales* XVI, 34.
6. *Annales* I, 42 : « Augustus uultu et aspectu Actiacas legiones exterruit. »
7. *Annales* XVI, 29 : « Marcellus, ut erat toruus ac minax, uoce uultu oculis ardesceret » ; *Hist.* I, 40 : « neque populi aut plebis ulla uox, sed attoniti uultus et conuersae ad omnia aures » ; *Ibid.* 45 : « Otho... militum animum uoce uultuque temperans » ; *Annales* III, 67 : « non temperante Tiberio quin premeret uoce, uultu, eo quod ipse creberrime interrogabat » ; XV, 55 : « tanta uocis ac uultus securitate ut labaret indicium » ; II, 28 : « non uultu alie-

Rarement, d'ailleurs, dans un visage, la beauté des traits lui semble digne de mention ; les adjectifs usuels en son vocabulaire sont significatifs : si un jeune vaurien, accusateur de son propre père, montre un visage *alacer*[1], si Pison et Plancine s'avancent aux bords du Tibre *uultu alacres*[2], on sait assez par le contexte qu'il ne s'agissait que d'une comédie ; partout ailleurs les visages sont *maesti*[3], *tristes*[4], *infesti*[5], *minaces*[6], *saeui*[7], *truces*[8], *torui*[9], *trepidi*[10], *attoniti*[11], *exterriti*[12], composant ainsi un air général de tristesse, d'angoisse, d'épouvante, de méchanceté, de cruauté et de malheur, ou alors, ils sont *comparati*[13], *compositi*[14], *immoti*[15], *non mutati*[16], *firmati*[17], *obscuri*[18], suggérant la dissimulation, l'attitude de commande, l'impénétrabilité.

natus, non uerbis commotior » ; XII, 36 : « at non Caratacus aut uultu demisso aut uerbis misericordiam requirens » ; XV, 61 : « nihil triste in uerbis eius aut uultu deprensum confirmauit » ; *Agricola* XLIII : « speciem doloris sermone uultuque prae se tulit » ; *Hist.* IV, 8 : « ne ... irritaretur animus [principis] ... suspensus et uultus quoque ac sermones omnium circumspectans » ; *Annales* I, 33 ; IV, 54 ; VI, 50.

1. *Annales* IV, 28.

2. *Annales* III, 9.

3. *Annales* XV, 36 : « uidisse maestos ciuium uultus » ; 54 : « ipse maestus ... erat, quamuis laetitiam ... simularet » ; IV, 63 : « quanquam maesta facie (sc. urbis) » ; XVI, 29 : « celebritate periculorum sueta iam senatus maestitia » ; *Hist.* I, 18 : « tribuni ... grata auditu respondent : per ceteros maestitia et silentium » ; 54 : « legati ... in maestitiam compositi » ; II, 9 : « in maestitiam compositus ... orabat » ; *Annales* XIII, 20 : « compositus ad maestitiam ... » ; III, 16 : « Caesar flexa in maestitiam ore ».

4. *Annales* XV, 61 : « nihil triste in uerbis eius aut uultu deprensum confirmauit » ; *Hist.* I, 14 ; IV, 2 ; *Annales* XVI, 22 ; etc.

5. *Hist.* III, 74 : « ad Vitellium ducti nequaquam infesto sermone uultuque excipiuntur ».

6. *Annales* XII, 64 : « truci contra ac minaci Agrippina » ; XVI, 29 ; *Hist.* IV, 43 : « ambo infensi, uultu diuerso, Marcellus minacibus oculis, Crispus renidens » ; III, 67 : « uoces populi blandae ... miles minaci silentio » ; cf. I, 45 ; II, 14 ; IV, 84.

7. *Agricola* XLV : « saeuus ille uultus [Domitiani].

8. *Annales* IV, 34 : « Caesar truci uultu defensionem accipiens ... » ; VI, 46 : « truci alterius (nepotis) uultu ».

9. *Annales* XV, 72 : « habitu procerus et toruo uultu erat » ; IV, 60 : « (Tiberius) toruus aut falsum renidens uultu » ; XVI, 29.

10. *Hist.* III, 56 : « Vitellius ad omnis nuntios uultu quoque et incessu trepidus. »

11. *Hist.* I, 40 : « attoniti uultus et conuersae ad omnia aures » ; cf. II, 29 ; 42 ; III, 13 ; IV, 49 ; 72.

12. *Annales* I, 42.

13. *Annales* XII, 18 : « cultu uultuque ... comparato regiam ingreditur ».

14. *Annales* I, 7 : « uultu composito ... lacrimas gaudium, questus adulationem miscebant ». — *Cf.* II, 34 ; XIII, 25 ; *Hist.* II, 5 ; *Annales* IV, 1 (pudor) ; *Hist.* I, 54 : « legati in squalorem maestitiamque compositi » ; II, 9 ; *Annales* III, 44 ; XIII, 20.

15. *Annales* II, 29 : « (Libo) ... immoto eius uultu excipitur. »

16. *Hist.* I, 85 : « animum uultumque conuersis » ; *Annales* III, 44 : « Tiberius neque loco neque uultu mutato, sed ut solitum ... egit » ; XIV, 10.

17. *Annales* II, 57 : « conuenere, firmato uultu, Piso aduersus metum, Germanicus, ne minari crederetur ».

18. *Annales* I, 33 : « iuueni ... mira comitas et diuersa ab Tiberii sermone uultu, adrogantibus et obscuris ».

De là vient que tous, sénateurs, courtisans, confidents, peuple, armée, épient, guettent, scrutent, interprètent.

La rhétorique traditionnelle aimait, dans les narrations historiques, les exposés oratoires : discours au peuple, au sénat, aux soldats, méditations parlées ; Tacite sacrifie à cette mode, mais on parle moins dans les *Annales* que dans l'*Histoire* de Tite Live : cette forme oratoire de l'action, discutée et décidée à voix haute, comme l'aiment les classiques, cette expression lyrique de la volonté chère aux romantiques, seraient contraires à la vérité humaine, telle que l'entend Tacite et que l'exprime sa rhétorique : empereurs, ministres, confidents, délateurs, intrigants vivent dans un domaine secret ; à côté des visages suggestifs d'un arrière-plan, il y a les visages fermés et les silences. Et il ne s'agit point seulement ici de ce silence stylistique, qu'on nomme aposiôpèse, ou de ces ruptures de construction, qui sont une forme stylistique de l'expression, mais du silence total, qui scelle les secrets.

On accueille les événements en silence (*silentio*) ou avec des grondements mesurés (*murmure modico*)[1] ; s'agit-il de prononcer un serment imposé ou sollicité, on hésite ou l'on agit en silence : *plerumque silentio transmittebant nomen*[2] ; s'agit-il d'obtenir une faveur, moyennant une avilissante condition : *ceteri silentium et paupertatem confessioni et beneficio praeposuere*[3], et parfois même, les larmes viennent rompre ce silence. *Tacere*[4], *tegere*[5], *obtegere*[6], *obtectus*, *occultus*[7], *obscurus*[8] reviennent souvent dans la trame du

1. *Annales* I, 34.
2. *Hist.* IV, 31.
3. *Annales* I, 75.
4. *Annales* IV, 60 : « seu loqueretur, seu taceret iuuenis, crimen ex silentio, ex uoce » ; il y a cent-un exemples de « silentium » et vingt-et-un de « silere » ; presque tous se rapportent au silence volontaire ou forcé ; un seul exemple de « taciti » relatif à notre sujet, *Annales* II, 43.
5. *Annales* IV, 12 : « Agrippina spem male tegens » ; *Hist.* IV, 11 : « male dissimulata in eos Muciani iracundia, quamuis uultu tegeretur » ; *Ann.* II, 80 : « sentio priuatum odium falsis criminibus tegente » ; VI, 20 : « Claudiam ... coniugio accepit, immanem animum subdola modestia tegens » ; XII, 10 : « dum ... ignauiam saeuitia tegat » ; IV, 58 : « patuit ... uera quam obscuris tegerentur ».
6. *Annales* IV, 1 : « (Scianus) sui obtegens, in alios criminator » ; VI, 51 : « Tiberius ... intestabilis saeuitia, sed obtectis libidinibus ... ».
7. *Annales* XV, 65 (consilium) ; *Hist.* III, 65 (suspiciones) ; 68 (insidiae) ; *Annales* IV, 67 (insidiae) ; XIV, 31 (Coniuratio) ; I, 33 (odia) ; III, 64 (id.) ; II, 38 (murmur) ; II, 39 (sermones) ; II, 55 (rumor) ; III, 11 (uox) ; XI, 10 (preces) ; XII, 43 (questus), etc.
8. *Agricola* XLII : « occultius quietem ... laudare » ; *Annales* I, 3 : « Nero per exercitus ostentatur, non obscuris, ut antea, matris artibus, sed palam hortatu » ; cf. *Agr.* XLII ; *Annales* I, 33 ; IV, 1 ; VI, 24.

récit ; dissimuler est une forme de l'instinct, un art, une politique. On simule et l'on dissimule : on simule *amor*[1], *constantia*[2], *discordia*[3], *fides*[4], *firmitudo*[5], *gratia*[6], *laetitia*[7], *morbus*[8], *obsequium*[9], *securitas*[10] ; on dissimule aussi, mais Tacite n'indique jamais ou presque jamais ce que l'on dissimule ; du moins, l'adverbe *male* est ordinairement associé à *dissimulare : odia... male dissimulata*[11] ; *male dissimulata... iracundia, quamuis uultu tegeretur*[12], et l'on voit ainsi la fissure par laquelle apparaît aux yeux du psychologue l'intérieur de l'âme du simulateur. Tacite ne croit pas ce qu'il voit : on vit dans l'hypocrisie et dans une telle atmosphère de dépression que les philosophes s'attachent moins à définir le souverain bien, comme leurs devanciers, qu'à diffuser des maximes roboratives, à prêcher l'équilibre de l'âme, à orienter vers les délices de la retraite, de la solitude, de l'éloignement des affaires publiques et la conquête durable de la *tranquillitas animi*.

Tout n'est qu'apparence dans ce monde impérial ; *species* est un mot favori de Tacite : *species libertatis*[13], *species amicitiae*[14], *species reconciliationis*[15], *species honoris*[16], *species religionis*[17], *species pietatis*[18], *species largitionis*[19], *species studiorum*[20]. Si les femmes ne sont pas épargnées par Tacite, et si, comme soutien de l'adjectif *muliebris*, on voit revenir *cupido*, *superbia*, *aemulatio*, c'est surtout *fraus*[21]

1. *Annales* I, 13 ; *Hist.* IV, 86.
2. *Hist.* I, 81.
3. *Annales* XII, 44.
4. *Hist.* IV, 18.
5. *Annales* VI, 46.
6. *Annales* I, 10.
7. *Annales* XV, 54.
8. *Annales* II, 29.
9. *Hist.* IV, 56 ; *Annales* XII, 47.
10. *Annales* XIV, 6.
11. *Hist.* II, 92. — Cf. *Annales* XVI, 5.
12. *Hist.* IV, 11.
13. Le mot « species » est employé 154 fois. — *Hist.* I, 1 ; *Annales* II, 35 ; XIII, 24.
14. *Annales* IV, 68 ; *Agricola* 24 ; *Annales* I, 10 ; II, 3 ; VI, 32 ; XIV, 24.
15. *Annales* XII, 45.
16. *Annales* II, 42, 67.
17. *Annales* III, 63 ; XIV, 31.
18. *Annales* XIII, 5.
19. *Annales* XII, 48.
20. *Annales* V, 8. Il faudrait ajouter à ce relevé les tours *in speciem* (*Hist.* III, 65 ; IV, 80 ; *Annales* I, 52 ; II, 36 ; XVI, 18) et *per speciem* (*Annales* IV, 8 ; IV, 54 ; V, 8 ; VI, 10 ; XI, 1 ; XII, 3 ; XII, 41), qui, avec *beneuolentia*, *maestitia*, *officium*, *concordia*, *amicitia*, *simplicitas*, attestent la même hypocrisie.
21. On trouve avec l'adjectif *muliebris* un exemple de *cupido* et d'*aemulatio*, deux de *superbia* et de *fraus*.

qui domine. A *palam*, à *aperte*, à l'initiale de phrase, répondent *secreto*, *furtim*, *obscurus*, *occultus*, *secretus*[1], et il n'est pas jusqu'aux exhibitions de Néron qui ne cachent aux yeux de Tacite je ne sais quel jeu secret où refluent les sombres tendances de cet histrion de lupanar.

Il est digne de remarque ici que le verbe *uelle*[2] ne figure que rarement dans l'œuvre de Tacite ; encore la volonté n'est-elle que simulée parfois ou attribuée à des magistrats en fonction, à des assemblées délibérantes ou à des individus de second plan. En ce qui concerne les empereurs, la *uoluntas* — forme lucide de l'intelligence — ne se manifeste que quatre fois, et l'une des quatre est même douteuse, car il s'agit de la mort d'Agrippine, « volontaire, peut-être, dit Tacite, *nisi si... adsimulatus est finis*[3] ». Troublante constatation, s'il est vrai que l'on connaît autant l'esprit d'un homme ou celui d'une époque par les mots qui lui manquent que par les mots qu'il chérit. On pourrait s'attendre dès lors à voir Tacite parler d'*impetus* ou d'*impulsus*, et, sans doute, ces mots se rencontrent-ils dans son œuvre, mais rarement ; ce qui domine en plus des sentiments, des passions et de leurs prolongements : *ira*, *inuidia*, *odium*, *simultates*, *cupiditas*, c'est, dans un ordre croissant : *cupido*, *libidines*, et surtout ce mot inquiétant, étant donné le contexte qui l'entoure souvent, *studium*[4], qui implique avec l'idée de choc émotionnel tout un cortège de désirs, d'attirances, d'attachements, de tentations et d'inclinations obscures. C'est là ce que cherche à saisir notre historien dans cet arrière-plan de la conscience, auquel ses prédécesseurs n'attachaient guère d'importance.

On comprend dès lors la portée de ces interrogations disjonctives, fréquentes dans sa prose, où l'on a voulu voir une preuve de sa prudence historique : *utrum... an*, *-ne... an*, ou des groupes

1. On trouve cinquante-deux emplois de *palam*, un de *aperte*, dans le sens qui nous intéresse ici ; *clam* n'est employé que trois fois, dont une par conjecture de Halm (*Ann.* XV, 58 : « clam actum erga coniuratos ») ; *secretus*, *-tum*, *-to*, vingt-neuf fois ; *secretum*, subst., quarante-neuf fois ; *furtim*, sept fois. On n'a compté naturellement que les emplois qui se réfèrent à notre sujet.

2. On trouve soixante-treize emplois des formes de *uelle* et treize de *uoluntas*.

3. *Annales* VI, 25. — Les termes d'intellectualité *iudicium*, *aestimatio*, *existimatio* (2 ex.), *arbitrium* (22 ex.) sont relativement rares ; *consilium* (= *prudentia*) n'apparaît que neuf fois.

4. Si l'on exclut les emplois de *studium* se référant aux travaux scolaires, on ne rencontre pas moins de 204 exemples du mot avec une valeur psychologique.

siue... siue et leurs variantes : ce n'est pas toujours parce que l'exactitude matérielle des faits qu'il relate n'est pas assurée ou parce qu'il trouve des informations contradictoires dans ses *auctores*, c'est surtout parce qu'il n'est pas sûr de l'explication véritable, et plus particulièrement de l'explication psychologique. Pour le philologue, la *fides rerum*, c'est la confiance qu'il faut avoir dans les faits, et, en fin de compte, l'exactitude des faits ; pour le lecteur de Tacite, *res* désigne-t-il la réalité telle qu'elle apparaît ou la réalité telle qu'elle est? L'hésitation de l'historien n'est pas commandée ici par les exigences de la méthode historique et la critique de la véracité des sources, mais par l'incertitude de l'interprétation psychologique qu'il faut donner d'un fait attesté par les sources. Ainsi, Tibère parlait toujours, assure Tacite, de façon réservée ou obscure, *seu natura, siue adsuetudine*[1]. Faut-il savoir pourquoi Néron s'éprit d'Acté? Selon Fabius Rusticus, ce fut Néron qui s'y laissa porter naturellement, non Agrippine qui l'y incita ; selon Cluvius, c'est *ou bien* Agrippine qui conçut l'intrigue, *ou bien* Acté elle-même qui s'y engagea par vice[2] ; Britannicus passait pour avoir l'esprit vif, *soit que* ce fût vrai, dit Tacite[3], *soit que* les dangers qu'il courut lui aient valu cette réputation dont il ne put faire la preuve ; le jour des noces de Claude, Silanus se suicide[4], *soit qu'il* eût prolongé jusque-là son espoir de vivre, *soit qu'il* eût choisi cette date pour rendre ses ennemis plus odieux... Plusieurs pages ne suffiraient pas à relever les exemples de ce recours à l'alternative : en est-il de plus atroce que celle où il parle de Néron dînant avec sa mère avant de l'assassiner? « Néron... prolonge le dîner, reconduit sa mère au moment du départ, s'attache plus étroitement que jamais à son regard et à son étreinte, soit pour parfaire sa feinte, soit que le dernier regard d'une mère qui allait mourir retînt en cet instant son cœur, si barbare qu'il fût[5]. »

Cette alternative constante entre deux explications, cette incertitude entre plusieurs vérités psychologiques est bien la conséquence de l'incertitude des contemporains sur les réalités de leur temps : incertitude et inquiétude. Si Tacite parle de *laetitia* ou de

1. *Annales* I, 11.
2. *Ibid.* XIV, 2.
3. *Ibid.* XII, 26.
4. *Ibid.* XII, 8.
5. *Ibid.* XIV, 4.

gaudium, c'est pour rappeler la joie extérieure des fêtes du palais, des orgies impériales et des exhibitions de ribaudes : l'inquiétude constante de ce peuple se traduit par *maestitia*, *tristitia*, *timor* et surtout *metus*, qu'on lit si souvent dans son œuvre[1]. Descendus ainsi de degré en degré dans l'âme des Romains, par delà le masque des silences et des expressions empruntées, après avoir vu s'agiter plus bas encore toutes les passions et tous les instincts derrière lesquels vit une crainte maladive, nous apercevons enfin ce qui reste à ces détraqués et à ces pervers : l'ennui.

C'est là, je crois, le mot final : à l'exemple de *nequiquam*, qui revient si souvent dans Lucrèce et donne un sens à bien des textes du *De natura rerum*, le *taedium* de Tacite résume cette expérience psychologique : c'est ce mélange de dégoût, de lassitude et d'ennui qui pousse Vitellius à rentrer à Rome et à fuir l'armée[2] ; c'est lui qui conduit au congrès de Reims les cités gauloises à se déclarer fidèles, malgré Trévires et Lingons : *taedio futurorum praesentia placuere*[3], « le dégoût du futur décida du présent » ; c'est lui qui engage Tibère à fuir les réunions ou, selon certains, à maintenir les magistrats en charge pour n'avoir pas à les changer[4] ; c'est lui qui conduit Caecilius Cornutus au suicide, ainsi qu'Ostorius[5] ; c'est par lassitude d'espérer sans espoir (*taedio ambiguae spei*) que Rubellius Plautus a peut-être accepté de mourir sans se défendre[6] ; c'est lui, enfin qui, après la mort d'Asinius Gallus[7], amant vrai ou faux d'Agrippine, s'empare du cœur de cette femme passionnée, *ad taedium uitae compulsam. Taedium uitae* : est-il groupe de mots qui ait une sonorité plus romantique et qui traduise mieux le vide de ces âmes désorientées au milieu d'un monde en déséquilibre?

Ici se pose une nouvelle question : si l'on veut bien reconnaître avec nous, à la suite de cette étude fondée sur les textes, que

1. On trouve la proportion croissante suivante : *pertimescere* 2 ; *pauescere* 8 ; *tristitia* 14 ; *timor* 16 ; *maestitia* 17 ; *maestus* 31 ; *pauere* 32 ; *pauidus* 33 ; *anxius* 33 ; *tristis* 39 ; *trepidus* 39 ; *timere* 44 ; *metuere* 57 ; *terror* 75 ; *pauor* 81 ; *metus* 402. Tout en faisant la part des emplois qui se réfèrent à des événements militaires, des catastrophes ou des cataclysmes, il reste que la progression est sûre et que la dominante de *terror*, *pauor*, *metus* demeure indiscutable.
2. *Hist.* III, 56.
3. *Ibid.* IV, 69.
4. *Annales* I, 80.
5. *Annales* IV, 28 ; XII, 39.
6. *Annales* XIV, 59.
7. *Annales* VI, 25.

Tacite a quelque prédilection pour ces évocations du subconscient de ses personnages, doit-on penser qu'il est un isolé?

Il ne semble pas contestable, en premier lieu, que notre historien était porté naturellement vers ces analyses et que la plus haute importance doit être attribuée à ses tendances natives ; mais il est juste de penser qu'il s'insère dans une tradition, et que, si l'expression de ses interprétations psychologiques est si fortement accusée, c'est que la voie était préparée et qu'une certaine mode l'y portait. Ce sens des passions, cette mise en valeur de leur action latente, cette expression forcée et vivante de leurs conséquences ont été l'objet des études des philosophes, qui ont discuté de la vie affective, des critiques qui se sont appliqués à l'art du comédien et à l'optique du théâtre, des rhéteurs qui ont enseigné les procédés de l'invention et surtout ceux du style, notamment en ce qui concerne la période, le rythme, les figures. Tout spécialiste de la rhétorique connaît les théories d'Alcidamas [1], de Platon [2], d'Aristote, d'Hieronymos de Rhodes [3], relativement aux passions dans l'art de l'orateur et de l'homme de théâtre, et celles de Thrasymaque de Chalcédoine [4], d'Anaximène de Lampsaque [5], d'Aristote [6], de Cléochares de Myrlea [7], des rhéteurs grecs du Ier et du IIe siècle [8] et de leurs continuateurs latins, l'*Auctor ad Herennium* [9],

1. L'étude la plus complète et la plus juste reste celle de J. Vahlen, *Sitzb. d. Wiener Akademie*, XLIII [1863], p. 491-528 ; fragments d'Alcidamas dans Baiter-Sauppe, II, p. 154 sq.

2. Cf. les développements de Platon, *Phèdre* 236 d, et d'Aristote, *Rhét.* III, 12, notamment 1414 a 9 sur la σκιαγραφία.

3. Hiller, *Sat. philologica Sauppio dedicata*, Berlin, 1879, fr. 29 et 30 ; cf. E. Susemihl, *Geschichte der griechischen Literatur in der Alexandriner Zeit*, Leipzig, 1891-1892, t. I, p. 148-150, et les textes attribués à Hieronymos dans Philodème, *Rhet.* I, p. 198 Sudhaus.

4. Quintilien, III, 1, 12, dit de lui qu'il fut avec Prodicos, Hippias et Protagoras le premier à traiter des passions, idée émise déjà par Platon, *Phèdre* 267 c, et Aristote, *Rhét.* 1404 a 13, dans deux textes importants auxquels nous renvoyons.

5. Sur Anaximène de Lampsaque, cf. surtout P. Wendland, *Anaximenes von Lampsakos*, Berlin, 1905, p. 26 sq. ; les textes qui intéressent notre étude sont groupés dans les *Rhetores Graeci* de Spengel-Hammer, t. I, 76, 26 ; 79, 3 ; 85, 20 ; 91, 14.

6. Tout le troisième livre de la *Rhétorique* d'Aristote est pratiquement consacré à l'étude des passions ; mais, pour la δείνωσις, on notera, en outre, les deux passages B 21, 1395 a 9 sq. et B 24, 1401 b 3, où Aristote écrit : τὸ δεινώσει κατασκευάζειν· τοῦτο δ' ἐστὶν ὅταν μὴ δείξας, ὅτι ἐποίησεν, αὐξήσῃ τὸ πρᾶγμα ; cf. également Γ 14, 1415 a 34 ; 17, 1418 a 29 ; 19, 1419 b 24, sur les rapports entre les παθή, la δείνωσις, l'ὀργή et l'ἐλεεινολογία.

7. On trouvera les rares fragments de Cléocharès dans *Rhet. graeci* III, 97 Spengel ; voir aussi Wilamowitz-Möllendorff, *H.*, XXXV [1900], p. 30 sq.

8. Je songe surtout ici à Charmadas [cf. Cicéron, *de Orat.* I, 84 ; Arnim, *Real. Encycl.*, s. u. Charmadas] et à son entourage.

9. *Auct. ad Her.* IV, 1, 1 sq., en particulier IV, 19, 26 ; 22, 32 ; 28, 38 ; les figures « pathé-

Cicéron[1], les néo-attiques et Quintilien[2], dont les échos se retrouvent dans Macrobe, Apsines[3] et les écoles du Bas-Empire. Et il est sans doute superflu de rappeler comment Denys d'Halicarnasse, l'auteur anonyme du *Traité du sublime*, Hermogène et le Ps.-Aristide ont essayé de retrouver dans les orateurs grecs ces procédés de style, dont le deuxième groupe — de Thrasymaque au Bas-Empire — a tenté l'inventaire.

Un terme commun synthétise ces procédés et les théories psychologiques sur lesquelles ils se fondent : c'est la *deinôsis*, qui est un *color orationis*, ayant pour but d'amplifier, dans le sens du pathétique, ce que l'on décrit ou ce que l'on suggère, en recourant à des moyens qui diffèrent selon les écoles, mais qui concourent tous au même but[4].

A l'époque de Tacite, Quintilien en donne une définition pleine de sens : « Le pathétique a pour but non seulement de montrer comme tels les faits atroces et douloureux, mais aussi de faire paraître graves des actes qui paraissent d'ordinaire supportables... Car la force de l'éloquence consiste non seulement à pousser le juge dans le sens où l'entraînera d'elle-même la nature du fait, mais aussi à faire naître en lui des sentiments qu'il n'éprouve pas ou à leur donner plus de violence. Voilà ce que l'on nomme *deinôsis*, une forme d'expression qui vient corser ce qui est indigne, ce qui est violent, ce qui est révoltant[5]. »

Mais il arrive souvent que les auteurs de définitions commettent ici des confusions et rapprochent l'*auxêsis* de la *deinôsis*[6] ; or, les textes prouvent que l'*auxêsis* n'a rien de qualitatif ; elle est seulement quantitative et se rapporte à l'abondance, au nombre, à la multiplicité ; la *deinôsis* est qualitative et concerne l'intensité[7] ;

tiques » sont principalement la *correctio* IV, 26, 36 ; la *descriptio* IV, 39, 51 ; l'*exsuscitatio* IV, 43, 55.

1. Notamment *Part. orat.* 2, 5 ; 4, 11 ; 8, 27 sq. ; 17, 58 ; 21, 71 sq. ; 27, 96 ; *De orat.* 2, 199, 206-211, 315 ; 3, 106 ; *Orat.* 128, 130, 131, et sur le style pathétique, *Part. orat.* 15, 53-57 ; *De orat.* 2, 185-188 ; 194 ; 200 ; 211 ; *Orat.* 124.

2. Quintilien, VI, 2 en entier et IX, 2, 6 à la fin.

3. Apsines, *Rhet. Graeci* I, p. 217 sq. Spengel-Hammer ; Macrobe, II, 1.

4. Cf. surtout J. Smereka, *De dinosi*, Eos XXX [1927], p. 227 sq., et XXXI [1928], p. 87 sq., et L. Voit, Δεινοτής, *ein antiker Stilbegriff*, Leipzig, Dieterich, 1934, 159 p.

5. Quintilien, VI, 2, 23.

6. On trouvera dans les p. 3 et suiv. du livre de L. Voit, déjà cité, une analyse précieuse de ces termes techniques ; il n'y a guère de profit à tirer de K. Plöbst, *Die* αὔξησις : Diss. München, 1911.

7. Cela ressort du texte d'Aristote, *Rhet.* B 26, 1403 a 20 : τὸ δ' αὔξειν καὶ μειοῦν ἐστὶν [ἐνθυμήματα] πρὸς τὸ δεῖξαι, ὅτι μέγα ἢ μικρόν ; et Γ 19, 1419 b 21 : ... εἰ μέλλει τὸ

elle est la conséquence de l'*auxêsis* et résulte de son emploi, de même qu'elle le commande ; ainsi, la violence d'une passion a besoin pour s'exprimer de recourir à l'amplification, et l'amplification produit à son tour une impression de violence d'après les formes d'expression qu'elle utilise. D'Aristote à l'auteur anonyme du *Sublime*, les rhéteurs ont bien vu les deux faces de la question, encore qu'ils ne se soient pas toujours bien expliqués sur le sens des termes.

Les procédés auxquels peuvent recourir les orateurs et les écrivains sont multiples, et il est inutile ici de les énumérer, mais il en est un qui concerne précisément la méthode de Tacite. A quoi tend, en effet, son recours fréquent à la considération du visage des personnages dont il parle, à leur expression, aux simulations et aux masques sous lesquels se cachent les pensées et les sentiments[1], sinon à faire entendre plus qu'il ne dit et à faire trouver par le lecteur plus qu'il n'ose ou ne veut lui-même révéler en clair? C'est au lecteur qu'il appartient d'interpréter ; c'est à lui que revient le soin de faire l'enquête et la découverte de la vérité cachée sous les mots ; pour parler en termes de rhétorique, Tacite recourt à l'*eirôneia*, figure qui consiste à faire l'ignorant ou à le feindre — ce qui peut donner un air d'humilité ou de prudence — et se diversifie, soit en dissimulation véritable, soit en jeu de l'esprit, comme le persiflage, la mystification, soit en méthode d'enquête intellectuelle, comme l'ironie socratique[2]. Or, Quintilien, étudiant les figures, aborde l'examen de l'*emphasis*, et, après avoir dit[3] : *est emphasis etiam inter figuras, cum ex aliquo dicto latens aliquid eruitur*, il poursuit en ces termes : *huic uel confinis uel eadem est, qua nunc utimur plurimum. Iam enim ad id genus, quod et frequentissimum est et expectari maxime credo, ueniendum est, in quo per quamdam suspicionem, quod non dicimus, accipi uolumus, non utique*

ποσὸν ἐρεῖν, idée reprise dans le *Traité* dit *du Sublime* XII, 1 : κεῖται τὸ μὲν ὕψος ἐν διάρματι, ἡ δ' αὔξησις καὶ ἐν πλήθει... ἡ δὲ πάντως μετὰ ποσότητος καὶ περιουσίας τινὸς ὑφίσταται. Pour cette raison, le sublime et l'amplification se retrouvent à la fois dans la poésie et dans l'éloquence, ce qu'a bien vu G. Munno, *Un libro di critica letteraria nell' antica Grecia*, I : *Significato e valore del Sublime d'autore ignoto* : Ath., 1932, 355-377.

1. Il est possible que Tacite ait subi l'influence des traités de physiognomie, dont la mode paraît s'être développée à Rome après Auguste, mais ce n'est là qu'une hypothèse ; cf. E. C. Evans, *Roman descriptions of personal appearance in history and biography* : H. S. Ph., 1935, 43-84.

2. Cf. sur l'εἰρωνεία l'analyse d'O. Ribbeck, Rh. M. XXXI [1876], p. 281 sq., et d'O. Navarre, *Théophraste : Caractères, Commentaire*, Paris, Belles-Lettres, 1924, p. 5 sq.

3. Quintilien, IX, 2, 64.

contrarium, ut in εἰρωνείᾳ, *sed aliud latens et auditori quasi inueniendum... Eius triplex usus est : unus si dicere palam parum tutum est, alter si non decet, tertius, qui uenustatis modo gratia adhibetur et ipsa nouitate ac uarietate magis, quam si relatio sit recta, delectat*[1]. Et, poursuivant son étude, il note que l'on recourt à cette figure quand on parle de personnages influents (au forum) ou que l'on traite de causes délicates, où il faut faire entendre au juge certaines choses sans les dire, et de manière à se garder de l'avocat adverse qui s'emparerait d'une phrase trop claire comme d'un aveu formel.

Il faut donc suggérer sans avouer, feindre sans se trahir, insister sans le faire paraître, exprimer le plus en disant le moins. « Que peut faire l'éloquence, dit Quintilien, si on la prive de la faculté d'amplifier ou d'atténuer? La première implique la possibilité de faire entendre plus qu'on ne dit, à savoir l'*emphasis*[2] », idée qu'il avait exprimée précédemment[3] : « d'un plus grand effet est l'*emphasis*, qui donne à comprendre au delà de ce que les mots seuls expriment : il y en a deux espèces, qui laissent entendre, l'une plus qu'elle ne dit, l'autre même ce qu'elle ne dit pas ». Orientée dans le sens du grand et du noble, cette forme d'expression tend au sublime, dont il n'est point question ici ; orientée dans le sens du honteux et du laid, elle tend à suggérer la bassesse et la turpitude avec tout leur cortège de sentiments sans grandeur ni noblesse.

Et les classifications des rhéteurs nous font voir que la hiérarchie de ces figures s'établit ainsi : cette dissimulation suggestive — suggestive des idées, des sentiments, des intentions secrètes — est une forme de l'*emphasis* ; l'*emphasis* est une espèce de l'*euphêmismos* ; l'*euphêmismos* est un élément de la *lexis deinê*[4], laquelle s'applique spécifiquement à ce qui est φοβερός ou σφοδρός, et met en branle les passions et le pathétique, comme nous l'avons montré plus haut, en rappelant la phrase de Quintilien : *haec est illa quae deinosis uocatur rebus indignis, asperis, inuidiosis addens uim ora-*

1. Quintilien, IX, 2, 65-66.
2. *Ibid.* IX, 2, 3.
3. *Ibid.* VIII, 3, 83 ; cf. Eustathe, *Ad Iliad.* E, 504 sq. : ἔμφασίς ἐστι λέξις δι' ὑπονοίας αὔξουσα τὸ δηλούμενον ; cf. également Quintilien, IX, 1, 14, qui, distinguant l'*oratio* ἀσχημάτιστος de l'*oratio* ἐσχηματισμένη, rappelle que Zoïle y a vu un « schema » *quo aliud simulatur dici quam dicitur.*
4. Cf. W. Rhys Roberts, éd. de Demetrius, *De elocutione*, Cambridge, 1902, p. 256, à propos du développement de Démétrius sur Démade, 282-286, et L. Voit, *op. cit.*, p. 20 sq.

tio. Que la *lexis deinê* s'exprime par la *deinôsis*, cela va de soi, et cette *deinôsis* donne à l'orateur — et à l'écrivain — de la *deinotês*.

Les orateurs recouraient de préférence au *pathos* dans l'exorde et la péroraison ; les auteurs de traités de rhétorique ont défini les conditions de son emploi et l'art de provoquer les *duriores* et les *mitiores adfectus*[1] ; relativement aux *duriores adfectus*, ils ont donné des conseils minutieux propres à enseigner la technique de l'*indignatio* et de la *miseratio*.

Tacite a transposé de l'art oratoire à la narration historique ces savants procédés, qu'il a dissimulés avec adresse : déjà, Cicéron, dans la lettre à Lucceius[2], définissait les principes de l'historiographie pathétique et entrevoyait les rapports qui peuvent unir l'historien au dramaturge et au poète épique, tout en montrant ailleurs ceux qui peuvent unir l'orateur au poète ; Pline le Jeune[3], reconnaissant les caractères communs du discours et de l'histoire, affirmait que l'un ne recherche guère que les faits ordinaires, communs et courants, l'autre ne s'accommodant que de l'extraordinaire, du grand, du sublime ; Tacite, suivant ses tendances natives et l'esprit de son siècle, a fait entrer définitivement dans l'histoire le pathétique de la tragédie[4], mais il a eu recours aux procédés du rhéteur, et, s'il n'a pas dégagé de la considération de son temps des réflexions et des faits qui portent au sublime, il a du moins fait sentir et deviner ce qu'il y a de sombre, de terrible et de trouble dans le secret des âmes, par delà les regards et par delà les visages[5].

J. COUSIN.

NOTE ADDITIONNELLE

E. C. Evans, *Roman descriptions of personal appearance in history and biography*, HSPh. XLVI [1935], p. 43-84, à qui nous avons renvoyé déjà le lecteur, et qui a tiré parti des travaux de H. V. Canter, *Personal appearance in the biography of the roman emperors*, Studies in Philology,

1. L'expression est de Quintilien, VI, 2, 9.

2. *Ad fam.* V, 12 ; cf. *ad Att.* IV, 6, 4 ; 9, 2 ; 11, 2. — Que Tacite ait été soumis à un bel entraînement rhétorique, cela ressort — en dehors de la considération de son œuvre — de Pline, *Ep.* II, 1, 6 ; 11, 17.

3. Pline, *Ep.* V, 8, 9. — Sur l'élément « extraordinaire » de la deinôtès, cf. également Pline, *Ep.* IX, 26, qui expose une thèse analogue à celle de l'auteur du *Traité du Sublime*.

4. L'idée m'est suggérée par E. Norden, *Römische Literatur* (*Einleitung in die Altertumswissenschaft*, I, 4, 3e éd.), p. 78-79.

5. Notre étude repose sur le texte de l'édition H. Goelzer, Paris, Belles-Lettres, et le *Lexicon Taciteum* d'A. Gerber, A. Greef & G. John, Leipzig, 1903.

Univ. of North Carolina, XXV [1928], p. 385-399, M. E. Deutsch, *Concerning Caesar's appearance*, CJ. XII [1917], p. 247-253, E. K. Rand, *On the history of the de Vita Caesarum of Suetonius in the early middle ages*, HSPh. XXXVII [1926], p. 1-48, a insisté notamment sur certains aspects de l'εἰκονισμός, tels que la description du port de la tête, du regard, du maintien des personnages cités par les historiens et sur les relations que l'on avait pu établir entre le physique d'un homme et celui d'un animal (lion, panthère, bouc, etc.) pour définir ses tendances morales. Cette science de la physiognomie remontait, croit-on, à Pythagore et à Hippocrate ; elle avait été cultivée par Zopyrus au siècle de Périclès et Aristote devait en donner de nombreux exemples ; on connaît, en outre, des traités de Loxus (cf. G. Misener, *Loxus, physician and physiognomist*, CPh. XVIII [1923], p. 1-22) et de Polémon, le sophiste de Laodicée (88-145?), dont J. Mesk, *Die Beispiele in Polemons Physiognomik*, WS, L [1932], p. 51-67, a exposé la doctrine. Elle devait être, comme on le sait, cultivée particulièrement par les Arabes. E. C. Evans donne donc, dans cet article bien informé, un complément à l'étude que nous publions ci-dessus (elle parle de Tacite aux p. 53-55 et cite ses références aux p. 75 et 76) ; il n'y a aucune interférence avec la question que nous abordons. — Et l'on ne sait pas si Tacite a connu et fréquenté les *metoposcopi* de son temps, dont Suétone (*Tit.* 2) et Pline (*H. N.* 35, 88) évoquent l'existence.

J. C.

X

FATUM ET *FORTUNA* DANS L'ŒUVRE DE TACITE[1]

PAR Mlle J. LACROIX

Étudiante à la Faculté des lettres de Nancy

SOMMAIRE. — *L'étude des emplois de* fatum, fatalis, fataliter, *dans l'œuvre de Tacite permet de distinguer deux conceptions du destin : le* fatum *apparaît tantôt comme une force transcendante et indéterminée, tantôt, d'une manière plus précise, comme le* fatum *des astrologues. C'est à cette dernière conception que semble finalement se rallier Tacite.* — Fortuna *se présente sous deux aspects : liée à un individu ou à un groupe, c'est*

1. Cet article résume partiellement un Mémoire d'Études supérieures rédigé sous la direction de M. Le Bonniec, maître de conférences à la Faculté des lettres de Nancy.